

Une histoire politique ou sociale?

Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec. I. 1760-1896*, Fides, 574 p.

Jacques Pelletier

Number 180, September–October 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17747ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, J. (2001). Une histoire politique ou sociale? / Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec. I. 1760-1896*, Fides, 574 p. *Spirale*, (180), 18–20.



UNE HISTOIRE POLITIQUE OU SOCIALE ?

HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES AU QUÉBEC. I. 1760-1896 d'Yvan Lamonde

Fides, 574 p.

L'*HISTOIRE sociale des idées au Québec* d'Yvan Lamonde, dont le premier tome qui vient de paraître porte sur les années 1760-1896, se présente comme une somme, une synthèse des nombreux travaux antérieurs de ce chercheur sur le XIX^e siècle québécois. Ces travaux ont exploré divers sujets et emprunté plusieurs formes, de la biographie d'acteurs connus (Mgr Pâquet, Dessaulles) à l'essai proposant des interprétations générales (sur l'identité notamment) en passant par des recherches quantitatives (sur la culture), des monographies (sur les librairies, les bibliothèques, la littérature intime, etc.) et l'édition de textes significatifs (de Papineau, de Parent, parmi d'autres).

Tout cela forme une masse de travaux considérable dont témoigne éloquentement la longue liste des publications de l'auteur qu'on peut considérer comme une sorte de polygraphe infatigable, de chercheur tout terrain arpentant inlassablement et en tous sens le vaste continent du XIX^e siècle québécois où bien des choses demeurent à découvrir, semble-t-il. Il s'agit dans cette « histoire sociale » de regrouper, dans un cadre unifié, des données déjà enregistrées en ordre dispersé et de faire voir leurs interrelations autour d'objets synthétiques, des grandes « idées » qui auraient polarisé les débats publics durant la période retenue pour fin d'analyse.

Le cadre, c'est donc celui de l'histoire sociale privilégiée comme approche théorique centrale : on entend ainsi étudier les « idées » dans le réseau complexe où elles surgissent, du côté de la production (par qui ? pourquoi ?), mais aussi de la diffusion (par quel canal ?) et de la réception qui leur assure (ou non) un poids et une influence dans la vie collective. Ces « idées », par ailleurs, sont essentiellement « civiques » plus que « strictement politiques », précise Lamonde, dans la mesure où elles concernent les divers aspects de la vie en société et non seulement ce qui a trait au pouvoir (et à son partage). La période retenue (1760-1896) est découpée en quatre sous-périodes, la première allant de la Conquête à 1815, la seconde couvrant les années 1815 à 1840 qui apparaît déterminante et qui est étudiée longuement, constituant d'une certaine manière l'enjeu principal de l'analyse, la troi-

sième s'étendant de l'Union (1840) jusqu'aux premières années de la Confédération (1877), la dernière fermant le siècle en 1896. L'attention de Lamonde se concentre surtout sur la seconde et la troisième sous-périodes, au cours desquelles tout se joue, entre le projet d'émancipation révolutionnaire des années 1820 et 1830 et la résignation tranquille, qui conduit de l'Union à la Confédération, scellant pour longtemps le destin des Canadiens français.

Au cours de la première période, une identité « canadienne » spécifique se cherche dans le rapport, ambivalent déjà, que les vaincus entretiennent avec l'occupant. D'ennemi séculaire, celui-ci devient assez rapidement un adversaire avec lequel on peut composer, ou à tout le moins dont on peut s'accommoder et même s'inspirer en tirant le meilleur des institutions britanniques qu'on fait progressivement siennes au fur et à mesure que la référence française s'estompe dans les cœurs et les esprits.

Le poids de la Rébellion

La Conquête, dans cette perspective, ne provoque pas de réel traumatisme : c'est bien sûr une défaite, mais qui est d'abord celle de la France métropolitaine et qui ne représente pas une véritable fermeture; elle inaugure, au contraire, une nouvelle ère, ouvre des possibles inédits dont la montée du « Parti canadien » au tournant du XIX^e siècle s'avère une première manifestation politique. Cette percée traduit par ailleurs l'émergence d'une nouvelle couche sociale appelée à occuper un rôle central par la suite dans la vie publique, celle de la petite bourgeoisie des professions libérales, classe porteuse des aspirations sociales et nationales d'un peuple qui cherche son identité à travers les luttes qui l'opposent au pouvoir colonial.

Ces affrontements vont atteindre leur paroxysme au cours de la période ultérieure, en se cristallisant autour d'enjeux politiques majeurs : la revendication démocratique, le rapport colonial, l'identité « canadienne ». À l'occasion de ces enjeux et des débats qu'ils génèrent, une véritable prise de conscience nationale s'effectue : les nouveaux sujets « britanniques », descendants des Français, commencent à se percevoir comme membres

d'une communauté nationale en formation, aspirant non seulement au contrôle démocratique de leurs institutions politiques, mais aussi à l'autonomie, voire, pour certains, à l'indépendance. C'est cette double aspiration qu'exprime la montée irrésistible du Parti canadien d'abord, du Parti patriote ensuite, au cours de ces années décisives, aspiration qui trouvera son programme proprement politique dans les 92 *Résolutions* de 1834.

Dans ce programme comme dans l'action parlementaire des Patriotes, qui sera relayée par les insurrections de 1837-1838, on rencontre donc la conjugaison de deux grandes revendications : la revendication démocratique d'un pouvoir populaire, la revendication nationale d'un affranchissement de la tutelle coloniale. L'imbrication de ces deux revendications permet et favorise la mise en place d'une alliance stratégique entre les deux classes montantes des deux groupes ethniques, symbolisée par l'union emblématique des figures héroïques de Papineau et de Nelson.

Lamonde consacre à juste titre de longs passages, sans doute les plus substantiels de l'ouvrage, aux Événements de 1837-1838 qui, dans le contexte de la prise de conscience nationale qui s'exprime alors, représentent un moment capital, une chance historique qui ne sera pas pleinement saisie et assumée jusqu'au bout. Face au programme du Parti patriote et aux modes d'action directe que sa réalisation implique, on trouve en effet des appréciations diverses. Papineau, chef incontesté des Patriotes, s'avère réticent face à l'utilisation de la voie armée; Nelson, son allié, la favorise au contraire et prône un engagement conséquent en ce sens. Parent, enfin, soutient un point de vue réformiste, comptant sur une action parlementaire à long terme pour changer progressivement les choses, sans insurrections et sans révolution. Cette division est paralysante, elle entrave une éventuelle unité d'action, engendre de l'hésitation et débouche sur une stratégie défensive conduisant à une défaite débilante qui met fin à la promesse dont les années antérieures étaient porteuses; une chance a été manquée qui ne reviendra plus sinon sous la forme amoindrie et rabougrie de la Confédération de 1867.

→ p. 20

I'm never made to feel
at home here
I don't feel at home here



There is no place like home, museum in progress, détail, de Ken Lum, 2000

DR

ne fait cependant pas des Rébellions un événement traumatique indépassable; il les perçoit plutôt comme un épisode majeur d'une Histoire qui, ce chapitre refermé, continuera de suivre tranquillement son cours jusqu'à nous dans une « ambivalence identitaire » qui constituerait la personnalité de base structurante de la communauté, canadienne-française d'abord, québécoise ensuite et qui, pour autant, serait en quelque sorte indépassable, indénouable, du moins pour certains, dont Jocelyn Létourneau, qui font de cette irrésolution une vertu¹.

La suite des Événements est bien connue : répression féroce exercée contre les Patriotes incluant pendaisons et relégations dans l'exil australien, venue de Lord Durham chargé d'enquêter sur les Rébellions et de proposer des solutions pour régler la crise et qui recommande l'assimilation des Canadiens français à la « race supérieure » des seigneurs britanniques. Cette politique trouvera son incarnation dans l'Union, nouveau « pacte » qui sera refusé par l'ensemble de la communauté, y compris par l'Église, fidèle alliée jusque-là du pouvoir colonial, qui s'affirme désormais comme porte-parole autorisé d'une société à qui elle impose progressivement mais sûrement son hégémonie.

Le radicalisme libéral qui s'était manifesté à travers les discours et les actions des Patriotes change de terrain. Exclu comme force significative du débat politique, il s'exprime maintenant sous forme doctrinale dans la sphère culturelle, notamment à l'Institut canadien de Montréal qui devient un foyer d'opposition au pouvoir grandissant, et bientôt envahissant, de l'Église. Sur le plan immédiatement politique, il se transforme en libéralisme modéré, réformiste, s'inspirant davantage du libéralisme britannique que de celui de la France révolutionnaire, républicain, progressiste et anticlérical. Sur le plan culturel, il perd la bataille qui l'oppose à l'Église qui, à partir des années 1870, exerce une domination idéologique sans partage sur l'ensemble de la communauté. Sur le plan idéologique et civique, il se reconvertit au point d'apparaître méconnaissable, ne devenant guère autre chose, après le célèbre discours de Laurier en 1877, qu'une variante libérale, ouverte, du conservatisme, ce qu'il demeurera par ailleurs dans les décennies à venir jusqu'à, et y compris, l'époque actuelle.

Cette éclipse du discours libéral radical coïncide avec la mise sur pied de la Confédération et l'avènement d'un type de société désormais axée sur la consommation de masse et sur les loisirs qui occupent une place de plus en plus importante dans la vie culturelle et sociale. L'ère des révolutions, du moins en ce qui concerne le Canada français, apparaît révolue; il s'agira maintenant d'administrer le monde en fonction des nouveaux impératifs économiques, de le gérer, et non plus de le transformer. C'est sur cette fin de siècle idéologique plutôt maussade

Les nouveaux impératifs

Lamonde n'exprime pas en ces termes le sens de cette défaite qui, pour certains, représente la véritable tragédie de notre histoire, mais il y voit tout de même un « échec » qu'il tente d'expliquer

par un ensemble de raisons convergentes. Ces raisons tiennent d'une part à la nature même de la stratégie des Patriotes et, pour une autre part, au contexte colonial plus large dans lequel elle s'inscrivait et qui la vouait fatalement à l'insuccès. Il



Wow, I really like it here
I don't think I ever want
to go home!

There is no place like home, museum in progress, détail, de Ken Lum, 2000

DR

permettrai quand même d'énoncer quelques réserves inspirées par l'ambition même de l'auteur telle qu'elle est formulée dans l'introduction de son ouvrage.

Le projet de Lamonde est inscrit très explicitement dans le titre même de son livre; il s'agit pour lui de proposer une « histoire sociale » des idées. Or cette « histoire sociale », incontestablement présente dans quelques chapitres, n'apparaît pas vraiment au cœur de l'analyse qui est essentiellement centrée sur les débats politiques et parlementaires de la période. C'est à partir de cet angle — d'abord politique — qu'il aborde la vie idéologique qu'il a tendance, en outre, à réduire aux idées « civiques », comme il le dit lui-même, excluant du coup, ou à tout le moins marginalisant dans les faits, les idées philosophiques, religieuses, scientifiques, littéraires, etc. La perspective est donc en réalité moins large qu'annoncé et l'objet d'étude est lui-même restreint à la sphère du politique.

Si l'interprétation de Lamonde, par ailleurs, repose sur le recours massif à des documents originaux, de première main, témoignant d'une prodigieuse recherche archivistique, est-elle pour autant bien nouvelle, très différente des lectures proposées par d'autres sur cette période? L'auteur, en tous les cas, ne prend pas le soin de nous en instruire, s'avérant très et trop discret sur cette question, n'indiquant pas contre quoi et contre qui (ou avec quoi et avec qui) il construit son interprétation dont la « ligne générale » n'est pas très nette, faute d'avoir été formulée précisément et fortement dans l'introduction de l'ouvrage. De telles indications auraient permis de mieux cerner l'enjeu de son analyse, qui, sur le fond, ne m'a pas paru particulièrement originale, confirmant les représentations classiques déjà soumises sur cette période, ne les remettant pas en question, du moins de manière radicale.

Son ouvrage se démarque ainsi plus par ses vertus synthétiques que par son inventivité. Cette remarque en forme de réserve ne soustrait rien au mérite principal de son entreprise qui est d'être une véritable *somme* d'érudition sur la vie idéologique de ces années décisives, une *référence* qui s'avérera incontournable pour en prendre une pleine et juste mesure et mieux comprendre, par suite, les débats qui nous occupent encore aujourd'hui...

JACQUES PELLETIER

1. C'est la thèse centrale de son livre récent, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui* (Boréal, 2000; voir l'article de Marc Angenot). Lamonde ne partage pas l'enthousiasme de Létourneau pour cette ambivalence identitaire, qu'il estime toutefois consubstantielle à la personnalité canadienne-française et québécoise comme le signale on ne peut plus explicitement son dernier livre, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire* (Nota Bene, 2001).

que Lamonde conclut son ouvrage, mettant en lumière l'échec d'une promesse et d'un projet lourd de conséquences pour le siècle qui s'annonce dans la lueur crépusculaire de celui qui s'éteint, et dont le second tome devrait bientôt dresser l'inventaire.

Une œuvre d'érudition

Ce compte rendu donne une petite idée de l'ampleur de l'entreprise d'Yvan Lamonde qui s'est donné un objet d'étude immense et les instruments d'analyse qu'il fallait pour en rendre compte dans sa complexité. Cela reconnu, je me